

DISSERTATION

SUR

LA MALADIE

CONTAGIEUSE

DES

BÊTES A CORNES.

DISSERTATION

PAR



J. M. A. I.

1870

DES

SCIENCE & COMMERCE

DISSERTATION

SUR

LA MALADIE

CONTAGIEUSE

DES

BÊTES À CORNES,

*Contenant la description des Symptomes, & des
moyens préservatifs & curatifs de cette mala-
die.*

NOUVELLE ÉDITION,

Revue, corrigée, & augmentée

D'un Mémoire, par M. du FOT, Médecin-Pen-
sionnaire du Roi & de la ville de Soissons,
Démonstrateur des accouchemens, & Mem-
bre de la Société d'Agriculture de la même
Ville, pour préserver les Bêtes à cornes
de la maladie qui regne dans les Villages
le long de la riviere de Serre, Généralité
de Soissons.



A BOUILLON.

DISSERTATION

sur

LA MALADIE

CONTAGIEUSE

DES

BÊTES À CORNES

Contenant la description des symptômes & des
moyens préventifs & curatifs de cette ma-
ladie.

NOUVELLE ÉDITION,

Revue, corrigée, & augmentée.

D'un Mémoire, par M. du FOT, Médecin Par-
sennaire en Roi & de la ville de Soissons,
Démonstrateur des accouchemens, & Mé-
decin de la Société d'agriculture de la même
ville, pour préserver les bêtes à cornes
de la maladie qui règne dans les Villages
le long de la rivière de Soire, & établir
de Soissons.



A BOURGON.

PRÉFACE.

LE Bétail est regardé avec raison comme la principale richesse de la campagne; non seulement il a sa propre valeur; il vaut encore par les engrais qui en proviennent, & sans lesquels les biens de la Terre sont stériles. Il n'est donc pas étonnant que la maladie qui, depuis nombre d'années, fait des ravages parmi les Bêtes à cornes, successivement dans diverses Contrées de l'Europe, soit devenue par-tout un objet des inquiétudes du Peuple sur son plus grand intérêt. L'influence qu'elle a sur toutes les conditions, aussi-bien que la commisération, ont réuni des Personnes de tout état, en faveur de cette classe d'hommes qui fournit le premier nécessaire à tous. Les Souverains & les Magistrats se sont occupés à établir les moyens qu'ils ont jugés les plus propres pour empêcher cette maladie de pénétrer, ou pour l'éteindre dans leurs Etats; les Scavans se sont étudiés à trouver une méthode propre à la combattre; & si, malgré tous ces soins réunis, on ne peut pas encore se flatter de connoître de moyens assez efficaces au gré d'un chacun, il suffit, en attendant mieux, qu'il y en ait d'une certaine valeur, & qu'on reconnoîtroit peut-être pour plus généralement utiles, si la nonchalance & les préjugés des Paysans n'étoient un obstacle.

quelques remèdes superstitieux ou empiriques chez les uns, ou par l'idée où sont la plupart de l'inutilité des autres, soit de préservatifs contre l'invasion de la maladie, soit de traitement des Bêtes infectées. Qu'ils commencent donc par ajouter foi aux observations faites en plusieurs endroits, & que, sans prétendre à l'égard des maladies du Bétail, plus qu'à l'égard de celles qui regnent de tems en tems parmi les hommes, qu'une méthode, pour être recommandable, doit être infaillible dans tous les cas, ils adoptent les moyens qui, répondant à la nature du mal qu'il faut prévenir, ou combattre, réussissent ordinairement; & je ne doute nullement que leurs soins ne soient récompensés abondamment; outre que, quand ils ne sauveroient qu'une partie de leur Bétail, ce seroit toujours assez pour les indemniser du peu de frais qu'exige le traitement.

Ces moyens sont de deux sortes, les uns prophylactiques ou préservatifs, & les autres curatifs, fondés les uns & les autres sur la connoissance qu'on a de la nature de la maladie & sur l'observation, tant de ses progrès, que de tout ce qui a été reconnu propre à la prévenir, ou à l'extirper.

Tout ce qui y a rapport peut se réduire à trois Sections; la première traitera de la nature & des signes de la maladie; la deuxième, des moyens préservatifs, & la troisième, de la cure.

Le desir d'être utile au Public, & sur-tout dans

Les endroits que la maladie environne, & dont elle s'approche de plus en plus, est le seul motif qui m'engage à publier ces remarques, pour faire part à un chacun des moyens qui paroissent les mieux indiqués, soit pour mettre un frein à ses progrès, soit pour la guérison des Bêtes qui pourroient en être infectées, malgré tous les soins qu'on pourra emploieroit pour la prévenir.

Cette satisfaction seule me suffit; & pourroit-il m'en revenir d'autre? Je n'ai rien vu par moi-même; presque tout ce que j'ai à écrire sur cet objet, n'est qu'un choix de ce qu'il y a de meilleur dans les ouvrages qui ont paru à ce sujet, aussi-bien que dans les Edits émanés d'autorité souveraine, sauf quelques idées que j'ai pu y ajouter, tant d'après la lecture de ces ouvrages, que conformément à quelques instructions qui m'ont été données par des Paysans chez qui la maladie domine. J'ai préféré de communiquer ces idées à la hâte, & avant d'être prévenu, plutôt que de différer pour m'instruire mieux, par des observations faites sous mes yeux. Puisse ce petit travail m'en ôter l'occasion! & puissent mes Compatriotes, instruits par les malheurs d'autrui, se mettre à l'abri du même fléau!

» N. B. La plupart des Paysans ne pou-
 » vant rien comprendre à l'étude théorique
 » de la Maladie, tout ce qu'ils doivent fa-
 » voir, sera distingué par des guillemets.

les ouvrages que les auteurs ont écrits, & dont
 les ouvrages de plus en plus, est le seul motif
 qui m'a engagé à publier ces remarques, pour faire
 paraître aux yeux des hommes de lettres, les
 les mêmes individus, sans pour autant en faire
 les progrès, soit pour la perfection des lettres, ou
 pour l'usage en être utiles, malgré tous les soins
 qu'on pourra employer pour le perfectionnement.

Cette justification seule me suffit, & pourroit
 il me en revenir de dire que je n'ai rien par moi-
 même; presque tous les ouvrages que j'ai écrits sur ce
 objet, n'ont été que des copies de ce qui y a été mentionné
 dans les ouvrages qui ont paru de ce genre, & qui
 ont été écrits par les mêmes auteurs, & par les
 mêmes. (Ces ouvrages étant tous de la même
 nature, & après la lecture de ces ouvrages, des confor-
 mités à quelques instructions que m'ont données
 par des Pères chez qui la maladie domine. J'ai
 voulu les communiquer aux Lettres de la Harle, &
 avant d'être imprimé, plutôt que de laisser pour
 mépris les autres; par des observations faites
 dans mes autres Papiers de Paris, & de m'en être
 occupé, & puisant mes Conjectures, ins-
 truit par les mathématiques, & m'en être
 au même lieu!

M. B. La plupart des Lettres ne pou-
 vant être comprises à l'usage théorique
 de la Médecine, tout ce qui se doit en la-
 voir, sera distingué par des guillemets.



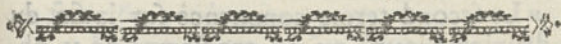
DISSERTATION

SUR

LA MALADIE

CONTAGIEUSE

DES BÊTES A CORNES.



SECTION I.

De la nature & des signes de la Maladie.

LES symptomes qui caractérisent cette maladie peuvent se diviser, suivant son cours, en trois termes, chacun ordinairement de deux jours, ou environ.

» Le premier commence par le frisson, ou
» le tremblement presque universel, du grince-
» ment des dents, des poils hérissés, le refroidissement des oreilles & des cornes. Souvent
» par un écoulement abondant de larmes, ou

» l'affaiffement des yeux , avec une apparence
 » d'enfoncement dans leurs orbites ; un gonfle-
 » ment des naseaux , avec écoulement de mor-
 » ve , ou retréciffement des narines ; une saliva-
 » tion abondante ; la tête & les oreilles pen-
 » dantes ; des roideurs des jambes , & une sensi-
 » bilité douloureuse des pieds de derriere , une
 » marche difficile , une perte d'appétit ; l'inté-
 » rieur de la gueule parfemé de petits boutons
 » rouges ou jaunâtres qui deviennent ulcerés :
 » quelquefois un bubon , ou une tumeur dure
 » & inflammatoire vers le milieu du cou , au
 » fanon , ou aux aines. Le battement des arte-
 » res , qu'on peut observer , fur-tout dans les
 » bêtes maigres , aux aines , au cou , aux tem-
 » pes , est fort & fréquent , en comparaiſon de
 » celui des bêtes ſaines.

» Le ſecond terme commence ſur la fin du
 » deuxieme jour , ou au troiſieme ; on y ob-
 » ſerve une extrême chaleur par tout le corps ,
 » une ſécherelle , une ſoiſ & une difficulté de
 » boire , une reſpiration difficile , un mouve-
 » ment violent & continuel dans le bas-ven-
 » tre , au cou & à la poitrine , des ſoupirs ,
 » des gémiffemens , & un écoulement écu-
 » meux de morve & de ſalive.

» Le troiſieme commence au cinquieme
 » jour ; alors tous les ſymptomes augmen-
 » tent ; l'humeur qui découle de la gueule &
 » des naseaux devient infecte & ſanguinolente ;
 » il y a infomnie & foibleſſe extrême ; &
 » l'animal périt , comme aſſommé d'un coup
 » de maſſue , au plus tard le ſixieme jour ,

» Il faut cependant observer que ces termes
 » varient ; enforte que tout le cours de la ma-
 » ladie ne dure quelquefois que trois jours ,
 « & d'autrefois il traîne du double & davan-
 » tage en longueur.

» Il y a constamment un dérèglement dans
 » la quantité des excréments ; les bêtes mala-
 » des sont constipées, ou ne rendent que peu
 » d'excréments durs pendant tout le cours de
 » la maladie ; d'autres en rendent de durs au
 » commencement, & de liquides vers la fin,
 » & d'autres ont un cours de ventre pendant
 » tout le tems de la maladie ; mais à la fin
 » les matieres sont communément plus ou
 » moins noires, jaunes, purulentes & fétidés,
 » & souvent mêlées de sang dissous.

» L'odeur des urines est ordinairement très-
 » forte & pénétrante.

» Le lait donne moins de crème, & di-
 » minue de quantité ; du reste, il ne differe
 » guere de l'état sain, sinon la veille de la
 » mort ; alors la couleur en est jaunâtre, l'o-
 » deur désagréable, & le goût un peu âcre ou
 » salé «.

L'ouverture des cadavres fait voir des hu-
 meurs sanguinolentes qui découlent des na-
 seaux, de la gueule & d'autres parties du
 corps ; l'inflammation & l'état gangréneux de
 diverses parties, particulièrement des mem-
 branes du cerveau, des glandes, du poumon,
 de la trachée-artère & des visceres du bas-
 ventre ; le ventre & les boyaux quelquefois
 affaiblis, & plus ordinairement tendus par un

air putride ; il regne par-tout une puanteur extrême.

Les chairs sont ordinairement brunes ou noires.

Mon principal guide , dans la description des symptomes , est l'ouvrage qui a pour titre : *Essais sur les maladies contagieuses du Bétail* : par M. Clerç , ancien Médecin des Armées du Roi , &c.

J'ajouterai à cette description quelques réflexions pratiques très-essentiellles sur l'origine & la nature de la maladie.

PREMIERE RÉFLEXION.

La perte d'appétit & l'état constamment vicié des déjections , la constipation , ou le cours de ventre , qui ont lieu dès le commencement de la maladie , paroissent indiquer que c'est dans les premières voies que la cause de cette maladie agit premièrement.

DEUXIEME RÉFLEXION.

Si elle se transmet par l'air , comme M. Clerç & d'autres l'ont soupçonné , ou si elle se prend par contagion , comme la peste , la petite-vérole chez les hommes , ou par ces deux moyens , c'est ce qui n'est pas absolument certain. Il paroît cependant plus vraisemblable qu'elle est purement contagieuse , soit par la communication de bêtes saines avec des bêtes malades , soit par l'usage du foin ,

de la paille, ou d'autres denrées transportées d'un lieu infecté, dans un lieu où la maladie n'avoit pas encore pénétré, soit par des hommes, des chiens ou d'autres animaux, qui, ayant touché à des animaux infectés, s'approchent de quelques autres qui sont sains, ou des alimens qu'on leur donne.

TROISIEME RÉELEXION.

La contagion n'attaque que les animaux de même espece.

Outre qu'on voit qu'elle ne se transmet ni aux hommes, ni aux chevaux, ni aux chiens, ni à d'autres animaux qui communiquent avec les Bêtes malades, ce qui paroît en faire une preuve certaine; Mr. *Clerc* a fait inoculer un mouton avec un fil imprégné de la sanie du bubon d'un jeune taureau, & il n'en a reçu aucun dérangement sensible.

QUATRIEME RÉFLEXION.

Je crois qu'il seroit inutile de remonter jusqu'à la premiere cause de la maladie. Plusieurs personnes assurent qu'on a observé dans le Duché de Limbourg la chute d'une lumiere ou d'un feu céleste immédiatement avant son invasion dans divers endroits.

M. *Clerc* rapporte que S. E. le *Felt-Maréchal Comte de Razoumowski* a observé que plusieurs épidémies de bestiaux ont été occasionnées par des nuées de fauterelles, dont les

miasmes putrides , lorsqu'elles périssent , infectent l'air & les pâturages. Un Seigneur Polonois m'a dit avoir fait la même observation.

De telles causes & d'autres semblables peuvent avoir produit le premier germe de la maladie , qui , une fois insinué dans un animal , aura servi , comme une espece de levain , à le multiplier , & à le rendre communicable.

Quoi qu'il en soit de l'origine de la maladie , elle paroît être de qualité putride.

CINQUIEME RÉFLEXION.

Indépendamment de telles causes , la qualité des symptomes , la vitesse avec laquelle ils se suivent , la facilité de la contagion , doivent faire regarder la maladie comme une fièvre putride pestilentielle , ou plutôt comme une véritable peste du bétail.

SIXIEME RÉFLEXION.

Plus le cours en est rapide , c'est-à-dire , plus la maladie est violente & courte , & plus il y a de danger ; au contraire , plus il est lent , & moins la maladie est funeste. C'est ce qui m'a été assuré par diverses personnes qui m'ont dit l'avoir observé , & la lenteur de son cours dans les cas heureux de son inoculation confirme beaucoup cette observation , comme on pourra le remarquer dans la section suivante.

SECTION II.

Moyens préservatifs.

Nous réduirons à trois classes différentes les moyens préservatifs qu'on peut employer contre la contagion. 1^o. Les uns consistent à éloigner les causes de l'infection ; 2^o. les autres à donner aux animaux par l'inoculation, une maladie bénigne, qui les mette à l'abri du danger de la maladie qu'ils pourroient prendre par contagion ; 3^o. les troisiemes, à garantir le bétail contre l'action du miasme.

Il y a une Ordonnance de S. M. I. & R. A., du 10 Novembre 1769, qui mérite beaucoup d'attention. Elle porte qu'aussi-tôt qu'il est constaté qu'une bête est atteinte de la maladie contagieuse, on doit, sans qu'il soit permis de tenter des remedes pour la guérir, la tuer sur le champ avec toutes celles qui se trouvent dans la même étable, & les enterrer le plus près qu'il se pourra, à huit pieds de profondeur. Si cette précaution est sûre pour éteindre la maladie, elle est bien plus encore pour dépeupler entièrement le bétail en même tems.

Tout moyen de dissiper la contagion mérite d'être adopté, s'il en résulte un avantage réel ; & l'avantage ne peut se déterminer que sur la comparaison des pertes qui résultent de

systêmes différens. La crainte de répandre davantage la contagion par la vraïemblance que les bêtes saines qui sont ensemble avec les infectées, en ont déjà pris le germe, est-elle supérieure à l'espérance de les en préserver? Si cela est, on ne peut qu'applaudir à cet Edit, quelque dur qu'il paroisse aux intéressés. Mais si l'espérance de mettre à l'abri de la maladie, les bêtes en qui son germe ne s'est pas encore manifesté, est supérieure à la crainte d'une multiplication plus considérable de la contagion, il paroît plus raisonnable de les conserver, & de tenter les moyens propres à les en garantir. Dans la supposition même qu'il y eût une méthode par laquelle on pût sauver un plus grand nombre de bêtes infectées, que celui dont on peut craindre la perte par la propagation ultérieure de la contagion, seroit-il absurde de dire qu'il conviendroit à chacun de la fuivre, & au Gouvernement de l'ordonner? Tout doit se décider dans une circonstance aussi critique & aussi obscure, d'après des calculs de probabilité de la conservation du plus grand nombre, par les moyens divers qu'on peut employer pour arrêter les progrès de la contagion.

Or, il paroît que le nombre de bêtes qu'on pourroit guérir, & sur-tout le grand nombre de celles qu'on pourroit préserver de la maladie, doit être supérieur de beaucoup au nombre de celles qui viendroient à la prendre, par celles qu'on auroit voulu sauver sans succès, parce qu'il y en succomberoit peu,

pourvu

pourvu qu'on ne négligeât aucun des moyens qu'on connoît propres à les en garantir. On ne fuit pas de principe différent de celui-là pour les maladies contagieuses ou épidémiques qui attaquent, de tems en tems, l'espece humaine; & c'est une raison de plus pour l'adopter à l'égard de celles du bétail. Il y a parité de raison de part & d'autre; le but est par-tout la conservation du grand nombre.

Il paroît donc juste, & d'ailleurs bien plus consolant pour les Propriétaires, d'employer des moyens non destructeurs, propres à éloigner des animaux sains, les causes d'infection. Ces moyens sont analogues à ceux qu'on peut pratiquer dans la peste qui attaque l'espece humaine.

1. » Il faut éviter de recevoir dans les lieux
 » où la maladie ne regne pas, des denrées
 » venant des endroits suspects, & sur-tout
 » des cuirs, des poils, du foin, & même
 » de la viande, du beurre, du fromage, &c.
 » quoique ces derniers articles soient plus
 » importans pour la santé des hommes que
 » pour la crainte de la contagion.

» 2. Éviter toute communication avec les
 » hommes & les animaux des endroits infec-
 » tés, & sur-tout avec ceux que leur état
 » oblige à toucher les animaux sujets à la
 » maladie, comme les Bouchers, les Experts
 » chargés de médicamenter les bêtes mala-
 » des, &c.

» 3. Si l'on est obligé de recevoir & de par-
 » ler à de ces sortes de gens venant des

» lieux où regne la maladie, il faut éviter de
 » les toucher : si on le fait, il ne faut pas man-
 » quer de se laver sur le champ, ainsi que tout
 » ce qu'ils auront pu toucher eux-mêmes, &
 » sur-tout ne point leur permettre d'entrer dans
 » les écuries ou étables. Le Gouvernement de-
 » vroit même faire défendre aux habitans des
 » lieux infectés, de sortir de chez eux pour aller
 » dans les endroits qui ne le sont pas, qu'en cas
 » de la plus grande nécessité, & avec le plus de
 » précautions qu'il seroit possible de prendre,
 » telles, par exemple, que de ne point porter les
 » mêmes habits avec lesquels ils seroient en-
 » trés chez eux dans leurs écuries ou étables.

» 4. Ne pas recevoir sur-tout, des bestiaux
 » qui viendroient de moins de deux lieux à la
 » ronde, d'un village ou bourg attaqué de la
 » maladie; &, pour s'en assurer, les conduc-
 » teurs desdits bestiaux devroient être por-
 » teurs d'un certificat de santé qui leur seroit
 » délivré par un Juge expert; qui contien-
 » droit le signalement & le nombre des bes-
 » tiaux, le lieu d'où ils viendroient, enfin,
 » qui attesterait que dans cet endroit la ma-
 » ladie du bétail n'a pas regné, ou que si elle
 » s'y est fait sentir, elle y a cessé au moins
 » depuis un mois.

» 5. Il seroit à propos de faire connoître
 » dans chaque village, par des marques
 » auxquelles il seroit difficile de se tromper,
 » les maisons mêmes où seroit cette maladie.

» 6. Redoubler de toutes précautions; te-
 » nir les chiens à l'attache, & donner ordre

» de les tuer , si on les trouve dans les villa-
 » ges , ou à la campagne , dès que l'on ap-
 » prendra que la maladie gagne , & ne fera
 » plus éloignée que d'une lieue & demie.

7. Il ne faut pas craindre de tuer les pre-
 » miers bestiaux que l'on verra attaqués ; il
 » faut ou les brûler tout entiers , ou au moins
 » les enterrer à 8 ou 10 pieds de profon-
 » deur.

» 8. Si dans plusieurs écuries ou étables il
 » se trouvoit en même tems des bêtes ma-
 » lades & d'autres saines , il ne faut pas ba-
 » lancer à séparer les dernières.

» 9. Enterrer à 8 pieds de profondeur , à la
 » moindre distance possible de l'étable , tou-
 » tes celles qui périssent , comme aussi tout le
 » fumier fait pendant leur maladie , le foin ,
 » les pailles , & autres matieres auxquelles
 » elles ont touché , ou pu communiquer.

C'est une très-sage precaution à prendre , que de faire déchiqueter le cuir avant que d'enterrer les bestiaux , ainsi que de défendre , sous les plus rigoureuses peines , de les déterrer.

» 11. Les personnes chargées de soigner les
 » bêtes malades doivent bien prendre garde ,
 » sur-tout , de communiquer avec celles qui
 » sont saines.

» 12. La contagion se communiquant plus
 » facilement par les vêtemens de laine que par
 » ceux de toile , il seroit essentiel que ces gens-là
 » en eussent des surtouts en forme des sareaux
 » des Pays-Bas , fermant au col & aux poi-

» gnets comme des chemises ; qu'ils ne les mis-
 » sent que pour entrer dans les étables, les
 » quittassent en sortant, & les gardassent, en-
 » fin, dans un lieu fait exprès, & qui ne seroit
 » jamais ouvert que pour les reprendre ; ils
 » devroient principalement ne pas manquer
 » à bien faire laver les mains, après l'admi-
 » nistration des remedes, à ceux qui les au-
 roient appliqués.

Les Magistrats devroient se charger de faire faire ces surlouts pour les Experts, ou ceux qui seroient chargés, par état, de médicamenter les bestiaux.

Seconde classe des moyens préservatifs.

Les avantages évidens de l'inoculation de la petite-vérole pour diminuer les ravages de cette maladie de l'espece humaine, ont donné lieu de croire que l'inoculation de la maladie contagieuse du bétail pourroit le mettre pareillement à l'abri du danger presque certain, lorsqu'elle est au voisinage, de l'avoir plus violente par la contagion. Les premiers essais en furent faits en Angleterre, il y a 15 ou 16 ans. Ils réussirent parfaitement. L'animal, après une préparation de trois jours par la saignée, par l'usage du son délayé, & l'abstinence du foin, & de toute autre nourriture seche, étoit soumis ensuite à l'opération ; on lui faisoit à la partie antérieure du cou une incision, dans laquelle on introduisoit de la charpie trempée dans de la matiere sanieuse qui avoit servi à l'inoculation des yeux d'un ani-

mal malade ; on l'y contenoit par la future , & on l'y laissoit jusqu'à ce que les symptomes annonçassent son effet ; on le mettoit dans les prairies ; on ne lui donnoit ni foin , ni rien de sec , jusqu'à ce qu'il fut guéri. De huit veaux sur lesquels cet essai fut fait , sept prirent la maladie ; un bœuf qui y fut soumis en fut atteint aussi ; tous en échapperent , & furent ensuite à l'abri de toute attaque , quoique restant parmi d'autres animaux malades.

Ces essais furent réitérés en Hollande , premièrement , sur un jeune bœuf avec succès ; ensuite sur dix-sept bêtes de tout âge , dont l'une qui avoit encore eu la maladie , la reprit par l'opération ; des dix-sept il n'en échappa que trois. Ce malheur fut attribué tant à une diversité observée dans les insertions , qu'à ce qu'on les laissa toutes pêle-mêle dans la même étable.

C'est pourquoi , sans perdre courage , on fit de nouvelles tentatives , guidées par le célèbre Professeur Schwencke , & qui eurent le succès désiré. L'opération fut faite sur six de ces animaux , de l'âge d'entre un & deux ans. On les fit paître aux champs. La maladie se manifesta au troisième jour par la sécheresse des excréments ; ce qui l'engagea à leur donner à chacun trois onces de sel d'ebson ; ils eurent , par ce moyen , le ventre libre pendant tout le cours de la maladie , dont les symptomes ordinaires suivirent le 6 , & continuèrent jusqu'au 20 , que la maladie fut terminée. La pleurésie ne se dessécha

non plus qu'avec la guérison. *Comment. de rebus inscient. nat. & med. gestis. Lipsiæ, 1756. vol. 5, pag 2 & 4.*

Ces essais montrent la confiance que mérite cette méthode ; mais la comparaison des bons & des mauvais succès de ces opérations, suivant la diversité des circonstances, concernant principalement le régime & l'air libre ou renfermé, de même que dans la petite-vérole, fait croire que, pour l'employer heureusement, il faut non-seulement une préparation & le régime convenable, mais que de plus, la liberté de l'air seroit une condition très-importante ; or, c'est ce que le Gouvernement ne paroît pas pouvoir accorder, sinon là où l'on peut mettre le bétail aux champs, sans communiquer nulle part avec les voisins.

Troisième classe de moyens préservatifs.

Ces moyens sont ceux qui résistent à l'action du miasme, soit en l'émuouffant, soit en disposant l'animal à ne pas en recevoir les impressions.

„ 1. M. Clerc donne pour une observation
 „ certaine, qu'il est bon de mettre dans les éta-
 „ bles saines ou infectées quelques chevaux ;
 „ ayant été remarqué, à ce qu'il assure, que la
 „ vapeur du fumier de cheval empêche le pro-
 „ grès de la contagion des bêtes à cornes.
 „ La contagion ne se communiquant pas à
 „ des animaux de genres différens, ce mélan-

» ge n'est pas dangereux ; il paroît cependant
 » suffire de porter du fumier de cheval dans
 » les étables, si son efficacité est elle qu'on l'as-
 » sure. Peut-être que les vapeurs du fumier
 » de cheval alterent les particules du miasme
 » contagieux, en le décomposant, ou plutôt
 » en le rendant un composé d'un genre diffé-
 » rent, & incapable de donner la maladie ; sur
 » ce principe on pourroit conclure que d'au-
 » tres vapeurs, quoique de qualité putride ;
 » celles, par exemple, de l'urine putréfiée, &
 » d'autres semblables matieres, pourroient
 » être utiles, & c'est ce qu'on croit avoir
 » observé. Il se peut aussi que ces vapeurs
 » profitent en favorisant la respiration.

» 2. Une attention très-importante, c'est de
 » tenir les étables propres, & de les bien
 » aérer.

» 3. Une autre attention, c'est de parfumer
 » les étables avec de la vapeur de vinaigre,
 » jetté sur un fer ou une brique rougie au
 » feu ; des matieres fermentantes pourroient
 » aussi avoir quelque effet.

» Il seroit bon de faire les soirs des feux
 » en plein air dans les Villages, sur-tout du
 » côté où est la maladie, comme aussi d'y
 » brûler de la poudre à canon, du soufre,
 » ou quelqu'autre matiere semblable.

» 4. Les meilleures précautions sont d'ô-
 » ter dans l'animal la disposition à la putri-
 » dité des humeurs, aux obstructions & aux
 » embarras des premieres voies, que nous
 » avons remarqué être le siege principal

» de la maladie. Différens moyens peuvent
 » y concourir ; entr'autres l'attention de ne
 » donner aux bêtes saines que de bon foin &
 » de la paille dans l'étable , & de les faire paî-
 » tre aux champs dans des prairies qui ne
 » soient pas marécageuses ; de ne les faire
 » jamais sortir , & de ne pas les laisser aux
 » champs lorsqu'il y a de la rosée ou que
 » le ferein tombe , ou qu'il fait du brouil-
 » lard ; de les étriller tous les jours , ou de les
 » bien frotter avec de la paille , & de les en-
 » tretenir propres ; de leur laver & frotter
 » tous les jours la langue & le palais avec
 » une éponge , ou une pelotte de linge at-
 » tachée au bout d'un bâton , & trempée dans
 » une dissolution d'une demi-once de salpêtre ,
 » ou de sel commun dans une demi-chopine
 » de vinaigre , & une demi-chopine d'eau.

» Un remede à donner intérieurement , &
 » qui est le plus propre à prévenir efficace-
 » ment tous ces défauts , remede aussi simple
 » que commun par toute l'Europe , est le sel
 » de roche , nommé autrement pierre de sel ,
 » ou le sel commun de cuisine , qui ne sont
 » qu'un même sel , plus ou moins mêlé
 » d'autres matieres.

» Utile en tout tems , le sel devient néces-
 » faire sur-tout dans les tems humides , à la
 » fréquence desquels on peut rapporter , du
 » moins en partie , les progrès que la maladie
 » a faits vers ce pays dans ces derniers tems ;
 » l'affoiblissement des organes & la putridité
 » des humeurs en étant des effets certains ,

» d'où dépendent les mauvaises digestions, la
 » stagnation & la corruption des humeurs,
 » auxquelles le sel remédie. » En effet, il pré-
 vient la corruption des humeurs, divise celles
 qui sont trop ténaces, excite le jeu des fibres
 languissantes, & aide par-là aux digestions &
 aux excréations. Ces qualités antiseptique, in-
 cifive ou atténuante, digestive, laxative &
 diurétique du sel, sont des titres qui doivent
 prévenir pour son usage; & l'expérience de
 tous les tems a fait voir qu'on n'en donne
 aux bestiaux qu'avec des avantages très-mar-
 qués, tels que celui de les rendre plus sains,
 & leur chair meilleures au goût; indépendem-
 ment de sa vertu prophylactique contre les
 maladies, dont il garantit le bétail par les
 qualités qui viennent d'être exposées.

Cette théorie est appuyée par des exem-
 ples convaincants. La maladie qui, depuis
 26 ans, parcourt les parties septentrionales
 de l'Europe, n'a jamais pénétré dans la Car-
 niole, la Styrie, la Carinthie, la Hongrie, où
 l'usage du sel de roche est constant. Dans cer-
 tains endroits de l'Angleterre, les Bêtes à cor-
 nes en ont été préservées par l'usage du sel
 commun; vingt de ces bêtes qui y étoient ha-
 bituées, menées de la Hongrie en Hollande,
 au milieu de bêtes malades, & dans des éta-
 bles infectées, n'y ont point pris la maladie.

» On peut donner tous les jours à chaque
 » bête une demi-once de sel commun, dissous
 » dans de l'eau; mais il vaut mieux mettre
 » près des bêtes dans leurs mangeoires un

„ gros morceau de sel de roche ou de pierre
 „ de sel ; ou , si on n'en a pas , on peut pétrir
 „ du sel commun avec un peu d'argille humec-
 „ tée pour le réduire en pâte , en forme de
 „ grosses boules ou de gâteaux , qu'il faut lais-
 „ ser sécher lentement pendant plusieurs jours ,
 „ avant de les mettre dans les mangeoires , à
 „ portée de chaque bête ; elles n'en lechent
 „ qu'autant qu'il leur en faut ; on peut aussi
 „ pétrir le sel avec de la mie de pain de seigle ;
 „ mais il faut sécher les boules qu'on en for-
 „ me , dures comme des pierres , parce que
 „ j'ai remarqué qu'il y a des bêtes si avides
 „ d'y mordre & de les manger qu'elles les bri-
 „ sent. „ La quantité qu'elles lechent de sel
 commun ne va qu'à environ une demi-once
 ou à une once de sel de roche par jour ; consé-
 quemment , il ne faut par an pour chaque bête
 qu'environ 12 livres de sel commun , ou vingt
 à vingt-quatre livres de sel de roche. Presque
 tout ce qui vient d'être dit des vertus salutai-
 res du sel , est tiré tant d'un *Mémoire lu à la*
Société Littéraire de Bruxelles , par Mr. Nédham ,
 que d'une conversation que j'ai eue sur ce
 sujet , avec son célèbre Auteur.

Depuis près de trois mois que j'ai publié
 ces qualités du sel , par une autre voie (*Gazette*
de Liege , du 21 Décembre 1770) , j'ai appris
 que des Payfans de plusieurs Villages en ont
 fait des gâteaux ou en ont donné , dissous dans
 quelque breuvage , à leurs bêtes à cornes , &
 que non seulement elles en paroissent mieux ,
 mais IRIS LILLIAD - Université Lille de la maladie ,

fans en avoir été attaquées. L'avidité avec laquelle ces animaux le mangent ou le lechent, feroit d'ailleurs préfumer qu'il leur est utile, fi les bons effets qu'il produit n'étoient pas affez vifibles, étant aifé de s'appercevoir que les bêtes auxquelles on en donne, en deviennent bien-tôt plus leftes, & profitent mieux; ce qui ayant été observé en divers lieux, devroit fuffire pour en faire adopter l'ufage généralement, indépendemment de la crainte des maladies épidémiques ou contagieufes.



SECTION III.

De la Cure.

LES moyens curatifs font ceux qui conviennent dans une fièvre très-aiguë & putride, enfin dans une peste de fon efpece.

Ces moyens font très-peu couteux, surtout quand on fait la provision des drogues pour plusieurs bêtes à la fois. Je donnerai les Recettes à la quantité qui convient le plus généralement pour le traitement de chaque bête; & afin que chacun voie ce qu'il pourra lui en coûter, je marquerai à côté des drogues dont elles feront composées, leurs prix courans, les plus communs.

„ Pendant le friffon il faut frotter l'animal
 „ avec un linge chaud & humide, & puis lui
 „ appliquer des cornues sur le corps, juſ-

„ qu'à ce qu'il reprenne un peu de chaleur, ou
 „ que le frisson diminue considérablement. Il
 „ faut lui donner en même tems beaucoup
 „ de boisson tiede , du petit-lait , ou de
 „ l'eau, dans laquelle on ait dissous du miel ,
 „ à la quantité d'une demi-livre sur un seau.
 „ Dès que le frisson est sur sa fin, ou qu'il
 „ a duré quelques heures, il faut faire une
 „ copieuse saignée par une grande ouverture
 „ au cou. Elle peut être de 3 , de 4, ou de 5 li-
 „ vres, ayant égard à l'âge & aux forces de
 „ l'animal. „

Mr. *Clerc* conseille la saignée de 6 ou 7 li-
 vres de sang. Mr. *de Sauvages*, dans la descrip-
 tion d'une peste à-peu-près du même genre
 que celle-ci, & qui attaquoit les bêtes à cor-
 nes & les chevaux, ne l'a prescrite que d'une
 livre, ou d'une livre & demie. (*Nosologia Me-
 thodica, class. III. 7.*) Je crois qu'il con-
 vient de prendre un milieu entre ces extrêmes.

„ D'abord après la saignée, ou même au-
 „ paravant, sur-tout si l'animal est constipé,
 „ ou ne rend que des excréments durs, il faut
 „ lui administrer un lavement de deux onces
 „ de miel & d'autant de sel commun dissous
 „ dans une pinte de petit-lait ou dans de
 „ l'eau simple; ou d'une chopine d'huile de
 „ lin & de deux onces de sel commun, dissous
 „ dans une demi-chopine de vinaigre & au-
 „ tant d'eau.

„ D'abord après il faut lui
 „ donner trois onces de sel
 „ d'ebson ou d'Angleterre , 1 s. 6 d.
 „ dissous dans une chopine
 „ de petit-lait ou simplement
 „ dans de l'eau commune.

Fondé sur la raison & sur l'observation citée ci-dessus , [pag. 21] des inoculations faites en Hollande , je crois ce purgatif préférable à l'huile de lin , que M. Clerc conseille. Cependant , comme il dit que les autres purgatifs ne lui ont pas réussi , & ont fait plus de mal que de bien , il est bon d'avertir qu'il y a peut-être des circonstances qui doivent faire adopter l'huile , si le sel ne réussit pas.

„ Le purgatif convient également , s'il n'y
 „ a pas constipation ; mais seulement la moi-
 „ tié de la dose , s'il y a cours de ventre.

„ Peu après avoir donné le purgatif , il faut
 „ faire un séton ou un cautere au fanon , c'est-
 „ à-dire , à la peau qui pend au dessous du cou.
 „ Il faut percer la peau avec une grosse ai-
 „ guille d'acier enfilée de 7 ou 8 ligneuls ou
 „ fils poissés. Il faut , 2 ou 3 fois par jour ,
 „ tirer & remuer cette espede de corde dans
 „ l'incision. M. Clerc assure n'avoir vu périr
 „ aucune des bêtes auxquelles on a fait cette
 „ opération.

„ Lorsque la maladie fut dans notre voi-
 „ sinage , il y a 25 ans , on faisoit , avec
 „ succès , un cautere par une incision , dans
 „ laquelle on appliquoit de la racine d'aunée ,

„ *enula campana*, pendant 24 heures ; on peut
 „ y appliquer aussi de la racine d'ellébore.
 „ Après les premières 24 heures, il suffit d'y
 „ appliquer un pois tous les jours ; ces for-
 „ tes de cauterés attirent dans le commence-
 „ ment encore plus d'humeurs que le premier,
 „ & paroissent devoir être aussi plus efficaces.

„ Douze heures après avoir fait la saignée,
 „ & avoir donné le purgatif, si les sympto-
 „ mes ne sont pas diminués considérablement,
 „ il faut avoir recours à une seconde saignée,
 „ qui paroît devoir se faire sous la langue, eu
 „ égard à l'éruption qui y survient, & au pa-
 „ lais, parce que je fais qu'elle y a été pra-
 „ tiquée avec succès dans la même maladie.

„ Si la fièvre, la chaleur, l'oppression ne
 „ diminuent pas bientôt visiblement, on peut
 „ faire une troisième saignée au cou ou aux
 „ tempes.

„ Les saignées doivent avoir lieu le plutôt
 „ possible, & au plus tard le second jour,
 „ quoiqu'on puisse encore tenter ce remède
 „ le troisième, mais jamais au delà. Elles
 „ doivent aussi être moins copieuses, à pro-
 „ portion que la maladie est avancée.

„ Dès que la purgation a commencé à faire
 „ effet, il faut donner, pendant 24 heures, de
 „ 3 heures en 3 heures, une poudre de la recette
 „ suivante, avec un peu d'eau ou de petit-lait.

„ Prenez du salpêtre - - - - - 2 s. 3 d.
 „ du tartre de vin ou pierre à vin, de cha-
 „ que une demi-livre. - - - - - 9 d.

„ du camphre une once. - - - - - 2 f.

„ Pilez & mêlez le tout, reduisez-le en pou-
„ dre, & faites - en 64 petits paquets.

„ Le lendemain il ne faut donner de ces
„ paquets qu'un de 4 en 4 heures, ou 6 par
„ jour ; & on donnera deux cuillerées du
„ breuvage suivant, mêlées avec une demi-cho-
„ pine d'eau, aussi de 4 heures en 4 heures ; mais
„ entre deux, ou dans les espaces intermédia-
„ res des poudres, enforte qu'on donne ces
„ deux remedes alternativement l'un & puis
„ l'autre, de 2 heures en 2 heures.

„ Prenez de bon vinaigre une pinte ou un
„ flacon, du miel une livre, de l'huile de vi-
„ triol un quart d'once.

„ Mêlez bien le tout.

„ L'huile de vitriol, achetée par livre, ne
„ coûte que 15 sols la livre ; à ce compte,
„ un quart d'once ne vaut que le quart d'un
„ sol.

„ Il faut continuer ces deux recettes jusqu'à
„ ce que les symptomes diminuent considéra-
„ blement. Alors, il faut les donner à des
„ doses moindres de la moitié, & à des inter-
„ valles plus éloignés jusqu'au parfait réta-
„ blissement.

„ Si la bête est attaquée de cours de ven-
„ tre, il faut donner de 4 heures en 4 heures, au
„ lieu de ce breuvage, un quart d'once de
„ quinquina, mêlé dans une tasse de vinaigre
„ & deux tasses d'eau, & 8 ou 10 gouttes
„ de vitriol, & donner les poudres comme
„ il est dit. La quantité qu'il convient de don-
„ ner à environ un

„ quarteron , qui de quinquina commun ne
 „ coûte que - - - - - 12 f. 6. d.

„ Ce remede conviendroit auffi au bout de
 „ 5 ou 6 jours , ou lorsque la fievre seroit di-
 „ minuée visiblement , pour rétablir les for-
 „ ces , dans les cas de grande foiblesse , lors
 „ même qu'il n'y auroit pas de cours de ven-
 „ tre , & alors on cesseroit les autres reme-
 „ des.

„ Il convient d'appliquer sur le bubon quel-
 „ que digestif , tel qu'un cataplâme de miel
 „ & de farine de seigle , ou un emplâtre de
 „ poix.

„ Si l'animal est constipé , il faut lui adminif-
 „ trer un ou deux lavemens par jour , & lui
 „ donner une boisson faite d'une chopine de
 „ vinaigre & d'une demi-livre de miel , le tout
 „ mêlé dans un seau d'eau.

„ Pour nourriture & boisson familiere , il
 „ faut donner de l'eau vinaigrée , à propor-
 „ tion d'une pinte de vinaigre par seau d'eau ,
 „ ou de l'eau à laquelle on ait ajouté envi-
 „ ron 60 gouttes d'huile de vitriol par seau ;
 „ du lait aigre , du petit-lait , de l'eau brouil-
 „ lée avec du son , ou avec de la farine de
 „ seigle ; tous ces liquides tiedes ; de l'her-
 „ be verte ; point de foin , ni rien d'autre
 „ de sec.

„ On peut donner les drogues ; & si l'a-
 „ nimal ne peut pas boire , on lui fait avaler la
 „ boisson à l'aide d'un flacon ou d'une corne
 „ percée.

„ On doit tenir les bêtes malades propre-
 IRIS - LILLIAD - Université Lille „ ment ,

„ ment , les frotter tous les jours avec un lin-
 „ ge trempé dans du vinaigre chauffé , & dont
 „ le liquide soit exprimé , & puis les sécher en
 „ les frottant avec de la paille.

„ Il faut nettoyer l'étable tous les jours une
 „ ou deux fois ; en ouvrir souvent les fenê-
 „ tres , & les tenir ouvertes continuellement
 „ quand l'air est séreïn. Il faut la parfumer 3
 „ ou 4 fois par jour avec du vinaigre , jetté
 „ sur des pierres ou sur des briques chaudes ,
 „ ou y brûler de tems en tems un peu de pou-
 „ dre à canon.

„ Il est bon aussi de faire prendre l'air aux
 „ bêtes malades , & même de les mettre aux
 „ champs lorsque le tems est séreïn , si l'on est
 „ situé de maniere à pouvoir les y conduire ,
 „ sans quitter son fonds , & sans passer par où
 „ d'autres bestiaux doivent aussi passer ”.

On a pu remarquer que la dépense pour
 tout ce qu'on nomme *drogues* , peut n'être que
 de 24 sous , & qu'elle va tout au plus à 2 ou
 3 francs pour chaque bête ; non compris le
 miel , le vinaigre , & autres choses commu-
 nes à la campagne , & dont ce qu'il en faut
 pour les différens usages peut aller à la même
 valeur que les drogues , ou à peu près.





M É M O I R E

POUR préserver les Bêtes à cornes de la maladie qui regne dans les Villages le long de la rivière de Serre, Généralité de Soissons. Par M. du FOT, Médecin - Pensionnaire du Roi & de la ville de Soissons, Démonstrateur des accouchemens, & Membre de la Société d'Agriculture de la même ville.

LE tems est trop précieux, la maladie trop grave & trop importante, pour nous livrer ici à des conjectures sur la cause première de ce fléau qui dépeuple nos étables, appauvrit le riche & le pauvre, & fait chaque jour des progrès rapides.

Voyons uniquement quels sont les symptômes essentiels de cette cruelle maladie epizootique; décrivons brièvement les phénomènes que nous a offert l'ouverture des cadavres; donnons des moyens simples, mais efficaces, pour borner les progrès de la maladie; indiquons les secours qui nous ont paru être les plus sages pour en préserver les bêtes saines, & guérir celles qui en sont soupçonnées. C'est

à ce seul but que doit se borner & que doit tendre notre mission. Envoyé par M. le Pelletier, Intendant de la Province, dont le cœur toujours ouvert à la bienfaisance, est sensiblement touché de l'épidémie qui dévaste nos contrées, lequel honore l'humanité, la console & la sert, je serai trop heureux si, répondant à sa confiance, je fais le bien.

Symptomes de la maladie.

Les premiers symptômes de la maladie sont ordinairement obscurs & cachés, même pour des yeux observateurs. La maladie fait des progrès avant qu'on la soupçonne, & parvient malheureusement à cette période qui ne laisse plus d'espérance. Les principaux symptômes sont d'abord la tristesse de l'animal, la diminution du lait pour les vaches. Les yeux sont larmoyans ; il sort des points lacrymaux une humeur épaisse & souvent puriforme. Les cornes sont froides, ainsi que les oreilles. Les excréments sont en petite quantité ; quand ils sont abondants, ce qui est rare, l'animal ne meurt pas. Plusieurs jettent une espece de bave qui est puriforme, qu'on suit dans la dissection de la trachée-artere, dont la membrane interne tombe en dissolution. Tous ces symptômes sont précédés d'un dégoût général pour le fourrage. Les animaux refusent bientôt toute espece d'aliment solide & liquide. Le ventre se tend après s'être affaibli ; l'animal gémit & meurt.

Ouverture des cadavres.

L'ouverture des cadavres des vaches vivantes malades & mortes, a jetté une grande lumiere sur le siege de cette maladie, tant celles que M. Deberge, Docteur en Médecine, assisté des Srs. Duchemin & Serrurier, Maitres en Chirurgie à La Fere, a examinées, que celles que j'ai ouvertes sous leurs yeux * avec le Sr. Dolignon, Maitre en Chirurgie à Cressy sur Serre, & Ambroise l'Elu & Fossier, Maréchaux.

J'ai cru rendre nos observations plus sûres & plus satisfaisantes en ouvrant d'abord une bête vivante & malade. Le Sr. Leblond, Fermier à Andelin, a bien voulu faire le sacrifice d'un taureau attaqué de la maladie. L'intérêt particulier a été cette fois sacrifié au bien général. Puissé dans de semblables calamités un désintéressement si utile au public être imité!

Les principaux phénomènes que nous ont offert l'ouverture des cadavres sont les suivants. Les glandes maxillaires étoient flasques, petites, & paroissoient comme desséchées. Le premier estomac, nommé la panse, ne nous a offert rien de particulier. Selon les loix de l'économie animale pour les animaux ruminans, les alimens forcés par l'action des

(*) *A Andelin*, le 19 Septembre.

muscles, à revenir de l'estomac ou panse dans la bouche, y sont atténués; ensuite ils passent dans le bonnet, pour y éprouver l'action du ferment, vont dans le feuillet & la caillette, pour être entièrement digérés. Le siege de la maladie est dans le second estomac, le bonnet ou reseau. Il étoit dans toutes les vaches qu'on a ouvertes, tellement distendu & si volumineux, qu'il n'auroit pu contenir une plus grande quantité de fourrage. Le bol alimentaire, produit de la rumination, & qui remplissoit cette capacité, étoit si compacte, qu'il paroissoit être une masse dure & comme pressée par une force supérieure à celle d'un tordoir. Ce gâteau, c'est ainsi que nous le nommerons, étoit sec & sans aucune humidité. Les fibres des herbes qui le composoient, étoient entassées les unes sur les autres, & paroissoient n'avoir subi aucune digestion. Les membranes de ce second estomac étoient noirâtres, se déchiroient aisément, & s'enlevoient facilement. Les alvéoles du bonnet, qui dans l'état naturel doivent contenir une grande quantité d'humeur gastrique, étoient sèches & flétries; on ne voyoit aucune trace de ce suc qui sert à la macération & à la digestion des matières contenues dans le bonnet; la quatrième tunique qui loge les alvéoles ou réservoirs de cette liqueur essentielle à la nutrition, doit être dure & calleuse, & nous l'avons trouvée molle, mais sèche, & se déchirant avec la plus grande facilité.

Le demi-canal, qui communique du bonnet à la panse & au feuillet, ou troisieme estomac, est naturellement trop étroit de trente cinq parties, pour laisser passer ce gâteau dans le quatrieme estomac, ou caillette, qui devoit le transmettre aux intestins. D'ailleurs, ce second estomac ainsi rempli, est tellement pressé, qu'il doit absolument perdre sa faculté expulsive. Ses fibres transverses & droites ne peuvent plus se contracter, conséquemment, ni chasser les matieres (*).

Nous n'entrerons pas dans le détail de tous les autres visceres, que nous avons attentivement examinés. Rien de spécialement remarquable ni d'insolite, excepté que la vésicule du fiel étoit distendue par une bile très-fluide, & d'un verd moins foncé que dans l'état naturel. Les deux Bouchers qui étoient présents ont une connoissance acquise par l'habitude de voir saines ces parties de l'animal. Elle nous a été profitable. Dès qu'il s'agit de l'intérêt général, on ne sauroit rassembler trop de lumieres.

Le gâteau contenu dans le deuxieme estomac est donc un obstacle insurmontable au passage de tout aliment; il produit une espece

(*) J'ai vu deux vaches que le Boucher de Charmé venoit de tuer, & qui, quoique dans le pays où regne la maladie, étoient saines. J'ai examiné leurs estomacs, & n'ai trouvé dans aucun ce gâteau ni la moindre trace de son existence.

d'indigestion sèche, & cause une mort inévitable.

Il seroit aussi difficile que peu profitable de vouloir deviner quelle est la première cause de l'épidémie. Sont-ce des miasmes pestilentiels apportés par une vache des Pays-Bas, où regne une maladie épizootique, & qu'on a amenée dans ces contrées ! Est-ce une rouille que la mazée a produit, par le séjour des eaux de la Serre dans les prairies qu'elle inonde, & qui a corrompu les plantes ? Doit-on attribuer cette maladie à l'abondante & excessive quantité de sauterelles qu'on a vu cette année dans ces prairies, & qui ont mangé la pointe des herbes, & n'ont laissé que des fibres dures & viciées ? Enfin, est-ce un venin contagieux qui dépend d'une âcreté alkaline unie au phlogistique, & qui, porté par l'air, & introduit dans le corps de l'animal, a vicié les sucs digestifs. (Mais il faudroit d'abord prouver l'existence de l'alkali). Suppositions gratuites, idées hypothétiques. C'est la science incréée qui connoit seule la vérité ; elle ne nous a pas même laissé ici la vraisemblance.

Contentons-nous de sçavoir que la médecine vétérinaire, ainsi que la médecine humaine, est semblable à une pyramide, dont le sommet n'est vu que du Créateur. Indiquons les moyens les plus propres & les plus efficaces pour arrêter la maladie, & pour en borner les progrès. Nous n'avons pas de spécifiques, dès que l'animal est véritablement attaqué. Les charlatans & les fourbes qui par-

courent ces contrées, en font le second fléau : ils en vendent journellement à la crédulité. Les obstacles insurmontables qu'offre ce gâteau, ne laissent d'espérance que dans les pré-servatifs. M. Deberge a donné de sages conseils pour préserver les bêtes saines. L'art vétérinaire ne fera de progrès que lorsque les Médecins & les Chirurgiens s'occuperont de cette partie de la médecine d'où dépend la prospérité commune. L'animal malade mérite leurs soins. Rien n'est au-dessous de l'homme, quand il s'agit de servir l'humanité.

Précautions à prendre.

Séparez les bêtes saines de celles qui sont malades, ou qu'on soupçonne de l'être ; qu'elles n'aient ensemble aucune communication, soit pour l'habitation, soit pour le boire & le manger. Renouvelez souvent l'air des étables ; enterrez le fumier des vaches malades ou mortes : donnez souvent de la litière fraîche ; brûlez une ou deux fois le jour un peu de fleur de soufre dans les écuries : c'est un des meilleurs parfums pour détruire les insectes, pour corriger la virulence de l'air, & tempérer la trop grande chaleur de l'atmosphère des étables ; bouchonnez les animaux sains & malades, non avec les mêmes bouchons ; étrillez-les une fois chaque jour : enterrez profondément, au moins de cinq à six pieds, les bêtes mortes ; entassez la terre qui les couvre ; découpez auparavant leur peau, pour empêcher l'ho-

cide avarice des fripons qui les en dépouillent à leur profit ; que les chiens ne mangent pas de la chair des bêtes mortes de la maladie ; qu'enfin, ceux qui soignent les vaches malades, n'approchent point de celles qui sont saines. Tels sont les moyens les plus salutaires pour sauver de la mort ces animaux qui sont nos richesses. L'expérience ne les démentira pas.

R E M E D E S.

Nous le répétons, ils ne sont que préservatifs. Les secours humains les mieux indiqués sont insuffisans dès que le gâteau est formé ; mais l'on peut espérer de sauver les bêtes malades au premier degré, & d'en préserver celles qui, dans ces cantons, ne sont pas encore attaquées.

La saignée est nuisible, souvent même mortelle. L'observation est ici d'accord avec la raison. Ces animaux ont besoin de toutes leurs forces. Ce ne sont point des engorgemens sanguins qui causent la maladie. La véritable indication est de délayer & de détremper les matières contenues dans les estomacs, de rendre liquide le bol alimentaire ; en un mot, le préservatif & la curation sont l'eau.

Dès qu'on soupçonne l'animal, c'est-à-dire, lorsque son appétit diminue, il faut le mettre à la diète, ne lui donner, pendant deux ou trois jours, que de l'eau blanche faite ainsi :
Délayez dans douze livres d'eau de fontaine ou

de riviere une jointée de son de froment ou de méteil.

Vous en donnerez plusieurs fois le jour une pinte à la bête malade. Le lait aigri est pernicieux aux animaux en fanté comme en maladie. Quand il est doux, on peut en mêler avec cette eau blanche.

Il fera très-prudent de choisir le fourrage pour les vaches qui sont saines, de ne les pas envoyer paître dans les prairies basses & humides, de les faire souvent & beaucoup boire, même avec la corne, si elles refusoient autrement. On les sauvera de l'épidémie, en veillant sur la quantité & la qualité de leur nourriture.

Les purgatifs vomitifs n'ont aucun effet sur les animaux ruminans, Leurs ventricules ne se prêtent nullement à leur effet. Les autres purgatifs n'auroient aucune action sur le gâteau, soit à cause de sa compacité, soit par rapport à la tension des tuniques du second estomac. L'irritation qu'ils produiroient hâteroit la mort.

Les lavemens sont de toute nécessité, mais il faut qu'ils soient simples. Avant d'en donner à l'animal malade ou en fanté, nettoyez avec la main frottée de beurre, l'intestin rectum, puis injectez-y quatre à cinq livres d'une décoction faite ainsi : *Faites bouillir, pendant quatre à cinq minutes, une jointée de feuilles de mauve ou froumigeon ; laissez refroidir, & passez à travers un linge ou un tamis.*

BORISZILLIADUNIVERSITÉLILLE pelote de vieux

linge, & que vous maintiendrez pendant une demi-heure.

Tel est le traitement simple & méthodique qui m'a paru être le plus propre pour arrêter les progrès de cette maladie. Elle n'est pas semblable à celle de 1771, qui a regné au Midi de la Province, que j'ai traitée, & sur laquelle j'ai fait imprimer à Lâon, chez Calvet, un Mémoire dont on suit mal-à-propos le traitement dans celle-ci.

Mes vœux seront exaucés si l'on fait exactement & avec persévérance ce qui est prescrit dans celui-ci.



Préservatif pour les Bêtes à cornes qui sont saines, & qu'il faut cependant garantir de l'épidémie qui gagne de jour en jour.

QUELS soins & quelles attentions ne méritent pas ces animaux si nécessaires ? Une vache seule est le soutien d'une famille entière, qui du matin au soir est livrée aux plus pénibles travaux. C'est pour presque tous les habitans de la campagne, l'unique & principale douceur de leur vie, tandis qu'ils sont forcés de céder à d'autres les fruits de leurs peines. Ils trouvent leur existence dans le lait que leur fournissent leurs vaches. Elles sont les meres nourrices des hommes. Il ne faut donc négliger aucun des soins que nous allons prescrire. On les préservera de la maladie & de

la mort. Le succès confirmera mes promesses.

Pendant tout le tems que la maladie existera dans ces contrées , ou aux environs , mettez toutes les bêtes saines à la diete pendant trois ou quatre jours de chaque semaine , c'est-à-dire , ne leur donnez ces jours-là que de l'eau blanche , (pag. 42). Ceux qui en auront la faculté , y ajouteront une livre de miel & un demi-septier de vinaigre. Faites-les boire souvent & très-souvent. Servez-vous de la corne , si cela est nécessaire. Si elles ne fient point selon leur coutume , donnez-leur des lavemens chaque jour. La moindre diminution dans cette évacuation exige absolument ce secours ; il préviendra la maladie... Bouchonnez-les soir & matin avec des bouchons de paille trempés dans l'eau , mêlée d'un tiers de vinaigre ; mais ne vous servez jamais deux fois du même bouchon. . . Pansez-les comme les chevaux. . . Tenez les étables & les crèches nettoyyées de toute mal-propreté. . . Renouvellez chaque jour leur litiere. . . Que l'air des écuries soit souvent renouvelé. . . Parfumez-les avec la fleur de soufre , & suivez ce qui est prescrit (pag. 41) Telles sont les précautions les plus sages qui préservent ces animaux , si nécessaires à l'existence de tant d'individus. Aucune des bêtes à cornes pour lesquelles on a pratiqué ce qui est conseillé ici , n'a été attaquée de la maladie. Cette espérance est donc fondée sur l'expérience.

F I N.